

Partir pour devenir

Par Jean Lods

L'étrangère

Un film de Feo Aladag
(Allemagne 2009 ; durée, 1H59)

Avec

Sibel Kekilli (Umay)
Nizam Schiller (Cem)
Settar Tanrıöğen (Kader, le père de Umay)
Derya Alabora (Halime, la mère de Umay)
Tamer Yigit (Mehmet, le frère aîné de Umay)
Serhad Can (Acar, le frère cadet de Umay)



Autant le dire tout de suite, *L'étrangère* fait partie de ces films que l'on rejette ou auquel on s'abandonne. Ou bien l'on refuse l'avalanche d'événements à la fois attendus et improbables qui emportent son héroïne, Umay, et que Feo Aladag filme avec une sobriété sèche qui peut souvent apparaître comme simpliste et cousue de fil blanc. Ou bien — et c'est le choix que je fais ici — on se laisse prendre à la gorge et au cœur par les explosions successives de la machine infernale mise en marche, et l'on accompagne la jeune femme en croisant les doigts et en retenant son souffle jusqu'au dernier acte de sa tragédie. Car *L'étrangère* est une tragédie, et Umay une sorte d'Antigone : le même refus d'un ordre des choses imposé par la société. Et, sous une apparence fragile, la même détermination farouche et inflexible. Umay est une jeune femme turque d'origine allemande

habitant Istanbul. Mariée à Kemal, un homme violent qui la bat ainsi que son fils Cem, un petit garçon de huit ans, elle décide de regagner l'Allemagne avec ce dernier. Mais l'accueil de ses proches à Berlin n'est pas celui qu'elle espérait. Que vient-elle faire ici, sans son mari ? On la presse de retourner à Istanbul. Elle refuse. Les choses s'enveniment. On la traite de putain, on l'accuse de déshonorer sa famille. Pour ne pas céder, Umay est obligée de fuir : dans un centre d'accueil, chez une amie, chez un jeune homme avec qui elle espère reconstruire sa vie. Mais ses frères ne cessent de la poursuivre pour venger l'honneur sali de la famille, jusqu'au drame final. Bien sûr, *L'étrangère* se déroule à l'intérieur d'une communauté turque, et on peut y voir une condamnation de la condition de la femme dans cette culture. Toutefois, dépassant ce cadre, son sujet de fond est d'ordre universel :

ce dont parle avant tout Feo Aladag, c'est du déchirement de l'individu écartelé entre les contraintes imposées par la société et ses propres sentiments. Entre la loi de la cité et la loi du cœur. Déchirement du père, un brave homme qui aime sa fille et qui pourtant se sent contraint à la rejeter. Déchirement muet de la mère, silencieusement complice de la bannie. Déchirement du frère qui éclate en sanglots au moment où son bras porte le coup fatal de la vengeance. Et surtout, déchirement de Umay qui, tout en ayant fait ce choix d'être libre, de partir vers ce qu'elle est, ne cesse de tendre la main à sa famille par dessus la faille ouverte. La conclusion est à la fois navrante d'absurdité et porteuse d'espoir : il s'en serait fallu de si peu pour qu'une autre main saisisse la sienne.